

Avant-propos

En 1967, Léo avait lui-même imprimé le livre de sa femme Madeleine, *Mémoires d'un Magnétophone*¹. La diffusion fut confidentielle, le succès également. Le livre est à présent rare et recherché.

Ces *Mémoires* furent utilisés par Robert Belleret, dont la biographie de Léo² reste la plus fidèle, bien qu'il ait parfois puisé à des sources sujettes à caution. Je tiens ici à le remercier, lui qui fut l'un des rares à avoir rendu à ma mère sa véritable place.

Plusieurs années après leur divorce, celle qui n'était plus Madeleine Ferré, mais Madeleine Rabereau, me confia un manuscrit, *Quand l'amour m'était chanté*³, qu'elle avait en vain essayé de faire éditer à la fin des années 1980. Les compliments n'avaient pas manqué, mais elle y dévoilait certaines vérités impubliables. Elles le restent, j'en suis prisonnière comme elle le fut et tout ne sera pas dit.

J'ai voulu dans ce livre, vingt ans après sa mort et celle de Léo, lui donner un peu la parole, tenter de rendre justice à

1. Madeleine Ferré, Perdrigal, 1967.

2. Robert Belleret, *Léo Ferré, une vie d'artiste*, Actes Sud, 1996.

3. Sauf mention contraire, toutes les citations de Madeleine Rabereau sont tirées du manuscrit inédit *Quand l'amour m'était chanté*.

leur passé qui fut le mien et qui me reste aussi précieux que douloureux.

Il est regrettable que je ne puisse transcrire ici, pour des raisons juridiques, certaines des lettres que j'ai en ma possession, écrites par Léo pendant plus de vingt-cinq ans.

Elles auraient permis d'étayer irréfutablement mes propos.

Pendant vingt et un ans il fut marié avec ma mère, Madeleine.

Pendant dix-sept ans ils furent aux genoux l'un de l'autre.

Il m'éleva comme un père idéal avec amour et générosité, puis je fus remplacée par un bébé chimpanzé croisé un après-midi de mars 1961 dans les coulisses d'un music-hall.

Ma mère et Léo partagèrent ensuite des années de complicité destructrice dans un voyage à la limite de la folie, dont elle ne se relèvera jamais.

En 1968, démon de midi et air du temps aidant, il fit, le proclama haut et fort, sa « propre révolution ». Pour cela, il largua sa femme, brûla ce qu'il avait adoré et mentit beaucoup à lui-même comme aux autres, pour tenter de faire oublier la réalité d'un passé heureux.

Devenu célèbre et riche, il fut tout de suite parasité.

Lui, si timide depuis toujours avec les femmes, profita alors pleinement de son statut de vedette pour jouir d'une nouvelle liberté sexuelle qu'il revendiqua dans la presse à coups de déclarations provocatrices sur le couple.

Il eut par la suite une autre vie sur laquelle, pour paraphraser Malraux, sachant des tas de misérables secrets, il n'est pas nécessaire que je m'expose.

En lisant la presse, en ouvrant la radio, je me trouve confrontée, bien malgré moi, à mes souvenirs. Souvent je voudrais oublier Léo Ferré, oublier notre passé commun, toutes ces années de bonheur qui sont maintenant pour moi devenues douleur.

J'ai lu trop de mensonges sur ces dix-huit ans de notre

intimité vécue à trois et très peu partagée. Certaines hagiographies me soulèvent le cœur tant les inventions le disputent à la complaisance. Des biographies parues après sa mort, par de supposés amis ou relations, sortent régulièrement. Celles publiées de son vivant et écrites après la séparation d'avec ma mère furent toutes très autorisées, dirigées et tronquées pour faire plaisir à l'artiste qui voulait régler des comptes personnels et cacher des faits et dates susceptibles de lui nuire dans les procédures en cours avec son ex-épouse.

Après sa mort, la désinformation a continué, surveillée de très près par ceux chargés de faire respecter une certaine version de sa vie privée.

Ils trouveront ici matière à travailler.

Quelques rares biographes ont tenté de rester objectifs, mission périlleuse, quasi impossible tant Léo lui-même, voulant brouiller les pistes, s'est acharné, pour justifier son présent, à renier avec rage son passé. Les menaces, la crainte de poursuites judiciaires ont souvent dissuadé les trop curieux ou trop honnêtes.

Ces pages se veulent un témoignage sur les nombreuses années, celles de mon enfance et de mon adolescence, vécues aux côtés d'un immense poète et musicien dont la vie privée fut aussi la mienne.

Le temps passe, et les couches de mensonges qui pour moi sont ressenties comme de douloureuses trahisons s'accumulent par strates successives, sédimentent et vont à leur tour servir de référence pour les livres à venir.

Les témoins de cette époque disparaissent, et moi-même je ne rajeunis pas.

Ma mère lui a consacré sa vie avec passion. Ce livre lui est dédié, elle pour qui Léo, pourtant si douillet, n'hésita pas, en ma présence, un jour de 1957, à s'entailler assez profondément le poignet pour lui dédicacer de son sang son recueil de poèmes *Poète... Vos papiers!*¹, relique que je conserve tristement et tendrement, dédié à leur couple – «Il suffit de les

1. Léo Ferré, *Poète... Vos papiers!* La Table Ronde, 1956.

avoir vus un soir pour comprendre quel bonheur s'attache à un haut amour partagé¹», écrivait Benjamin Péret qui fit partie de nos intimes –, dédié à un passé que moi aussi j'aimerais maintenant pouvoir laisser passer, non sans l'avoir auparavant un peu offert à ceux qu'il pourrait intéresser.

1. Benjamin Péret, *Anthologie de l'amour sublime*, Albin Michel, 1956.

La rencontre

«Tu vas être souriante... on va voir un monsieur très *gentil*.» Ce banal adjectif reste ancré à jamais dans mes souvenirs, ce jour de notre première rencontre. «Je compte sur toi pour être *gentille* aussi», m'ordonne ma mère, essoufflée, me tirant par la main en grimpant l'étroite rue Royer-Collard, à l'angle de la rue Gay-Lussac à Paris.

C'est en janvier 1950. Je viens d'avoir cinq ans, je suis méfiante, timide, pas contente du tout de traverser le Luxembourg au pas de charge, sans même avoir droit à ces beaux ballons aux grappes multicolores, vendus aux portes du jardin.

Un hôtel vieillot aux murs lézardés, un large escalier de pierre, une porte jaunâtre ouvrant sur une immense pièce jadis blanche... Je revois tout : cette chambre théâtrale avec ses lourds rideaux de velours rouge dissimulant des fenêtres au bois écaillé, un piano à queue usagé au centre de la pièce, un lit dans un coin, un lavabo ébréché, et tout au fond, dans la pénombre, assis près d'une table, croulant sous des livres, des partitions, des papiers, les cheveux ébouriffés, les yeux plissés derrière de vilaines lunettes cerclées, le « Monsieur » était là – mal habillé, ai-je pensé du haut de mon savoir.

«Je m'appelle Léo», dit-il en prenant sur ses genoux une petite fille réticente, quelque peu apeurée par l'allure inhabituelle du nouveau compagnon de sa mère. Son premier mari,

René Bizy, mon père, était un homme de devoir, et, comme tel, l'avait rapidement épousée, car j'arrivai. Il l'aimait, tout en se rendant compte que cette jeune fille était trop peu conventionnelle pour lui qui de Nevers « montait » prudemment à Paris pour tenter bourgeoisement une carrière dans l'immobilier. Comme prévu, le mariage avait peu duré. Écarté de mon éducation, il avait su rester présent de loin, pour préserver le contact avec sa fille, des relations d'amitié avec son ex-femme et des rapports courtois avec Léo.

Le suivant, beau, intelligent, très fugace deuxième mari, que la présence d'une toute petite fille n'intéressait guère, avait menacé un jour de me jeter par la fenêtre d'un hôtel alors que je tentais de m'interposer pour prendre la défense de ma mère au cours d'une altercation un peu vive. Il avait sûrement plaisanté, mais, n'en étant pas totalement certaine, je restais prudente sur les relations de maman.

Que me réservait celui-là ?

Ce fut pourtant sans effort que les deux « gentils » commencèrent une histoire de tendresse qui dura dix-huit ans.

Il m'apparut immédiatement impossible de l'appeler Léo.

Léo ? D'abord, ce prénom, peu usité à l'époque, existait-il vraiment ? J'avais des doutes, certains l'appelaient « Léon » – ce qui l'exaspérait –, mais surtout, c'était un adulte, une personne âgée (il avait trente-quatre ans), que je connaissais à peine. Vraiment, non, c'était trop familier, quant à « papa », c'était totalement exclu, j'avais un père, « un vrai » que je voyais peu certes, mais quand même... Il chercha. Après quelques essais linguistiques auxquels il me fit participer et qui m'amuserent, il me proposa : « Pouta. »

Au gré des humeurs et des situations, il fut « Poutachou », « Poutachounet », « La Poutine »...

Cela peut paraître ridicule, ce ne le fut pas pendant longtemps. Ce n'est qu'après sa séparation d'avec ma mère, en 1968, qu'il devint pour moi définitivement Léo.

Depuis 1993, il est même le plus souvent Léo Ferré.

«Je suis né par erreur en 1916
et une seconde fois le 6 janvier 1950
quand j'ai connu Madeleine¹.»

Cette jolie déclaration avait plu aux journalistes qui la reprirent pendant des années. Léo lui-même, satisfait de sa formule, l'a répétée, ressassée durant plus de dix-sept ans. Plus tard il déclarera, mystère de la réincarnation, être né en 1968.

Suzanne Girard, la femme de Georges Arnaud, futur auteur du *Salair de la Peur*², fit les présentations une nuit au *Bar Bac*, rue du Bac à Paris, un soir d'errance, là où «une Aveyronnaise charbonneuse tenait un débit de boissons dont le mérite le moins secret était de ne fermer jamais. Elle s'appelait Blanche, dans la nuit noire, et sa silhouette noire finit par orienter les nuits blanches d'une clientèle époustouflante³», se souvenait Antoine Blondin dont ce bar fut souvent l'une des ultimes étapes de ses petits matins.

J'y ai passé des nuits et des nuits à cinq ans, emmenée là par deux amoureux inconscients qui vers trois heures, avec leurs vieux manteaux, me préparaient un lit sur un coin de banquette. Avant de m'endormir, bercée par des éclats de voix et de rires, j'avais le temps de découvrir une autre planète,

1. On peut retrouver cette déclaration de Léo Ferré sous différentes formes et à différentes époques dans de nombreux journaux, notamment dans : *Comedia* (20 janvier 1954), *Le Figaro littéraire* (4 novembre 1961), *Le Midi Libre* (avril 1962), *Le Patriote de Nice* (13 avril 1962), *La Voix du Nord* (1962).

2. Georges Arnaud, *Le Salair de la peur*, Julliard, 1950.

3. Antoine Blondin, *Monsieur Jadis*, La Table Ronde, 1970.

peuplée par ces « Copains d'la Neuille »¹, oiseaux de nuit si différents de mon petit monde habituel.

Ma mère se souvenait de la rencontre :

Il était une fois à Paris un bistrot ouvert toute la nuit, le Bar Bac, fabuleuse trouvaille située évidemment rue du Bac et dirigée par Blanche et sa sœur, toutes deux hautes en personnalité qui réglèrent leurs comptes et leurs additions sans l'aide des flics, même aux heures embuées du petit matin. La clientèle ? Chauffeurs de taxis en rupture de compteurs, peintres sans galerie d'exposition, écrivains sans éditeurs, chanteurs sans voix ou sans cachet, putains sans clients, pigistes sans chiens écrasés. Plus ceux : « On mange un petit bout après le spectacle. » Ce six janvier mil neuf cent cinquante, je franchis pour la première fois le seuil de ce haut lieu de la vie nocturne avec Suzanne, chanteuse réaliste aux cachets un peu vagues. Au fond de la salle, les sièges étaient en cuir tanné par des milliers de culs désespérés d'attendre la gloire. Au bar, Antoine Blondin racontait son certificat d'études ou sa première communion, et Robert Kanters, frais sorti de sa dernière critique littéraire, avait le regard triste de ceux qui, un jour, iront se jeter dans la Seine.

J'avais vingt-six ans, une fille, un divorce sans importance, une passion qui s'essouffait pour un beau jeune homme trotskiste qui me faisait vendre La Vérité sans y croire.

Il est rentré, incolore dans son imperméable beige, les yeux aigus et tendres, cerclés de lunettes de fer, l'écart des dents de la chance éblouissant un sourire d'enfant, un air d'Ailleurs. Il embrasse Suzanne, et, présentée par elle, me tend la main. Je lui offris une Pall Mall, il s'assit calmement face à moi. Nos destins étaient joués, gagnés, perdus.

Une blonde fille magazine l'attendait à la table voisine. Après une dizaine de minutes de conversation lunaire, il se leva pour la raccompagner, pour s'en débarrasser. Lorsqu'ils sortirent, Le Paradis Bar Bac referma sur moi un océan de rêves.

1. Toutes les références des chansons sont listées en fin de volume.

Il m'avait dit « À demain » comme on dit « de toute éternité ». L'éternité, c'était lui.

Le lendemain, après nous être raconté l'essentiel de nos vies antérieures, tu m'as embrassée face aux tours de Saint-Sulpice. Ma mémoire a gardé la vue de l'immense bouquet de violettes de Parme qu'en février tu me brandissais et qui représentait plus que ton minable cachet de L'Écluse, de la robe blanche qui ne m'allait pas mais qui était « chic » à porter, une robe d'amour sans griffé Chanel, du manteau en chaude petite laine que tu convoitais pour moi en chien d'arrêt devant le magasin et dont je ne voulais pas, alors que tu avais mal aux dents, nous étions si pauvres. Je te revois dans ta veste de pingouin à carreaux noirs et blancs qui ne t'allait pas du tout. Mais Dieu, que je te trouvais beau !

Quant à Léo, c'est dans un texte, « À la folie¹ », qu'il exprima sa reconnaissance, son amour envers celle qui, un soir, est allée vers lui et l'a sauvé du désespoir alors que, amer et pauvre, il allait abandonner sa « Vie d'artiste » : « Je vivais d'expédients [...] Alors vous m'avez donné la main [...] Alors vous m'avez souri [...] Alors vous m'avez dit “Viens ! [...] Je m'appelle Madeleine.” »

En 1963, le souvenir était intact : « J'ai rencontré ma femme dans un bistrot, la nuit, après le travail. On était malheureux, on s'est regardé. Tout a changé. Il y a treize ans². »

Ils ne se quittèrent plus pendant dix-huit ans.

Ils partirent peu après en Angleterre où Léo interprétait un petit rôle de pianiste dans un film. En 1957, dans une « Lettre à l'Angleterre³ », il évoque cet épisode de leur vie, leur promenade en souvenir d'Emily Brontë dans la lande anglaise, dans ces *Moors* ou, gravant leurs initiales dans le bois mort,

1. « À la folie », publié dans *Léo Ferré*, Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui » n°93, 1962. Le « Je m'appelle Madeleine » final fut ensuite supprimé dans les éditions ultérieures.

2. Jacques Borgé, interview croisée avec Brassens, 1963.

3. « Lettre à l'Angleterre » (1957) in *Lettres non postées*, La Mémoire et la Mer, 2006.

une voix lui murmurait : « Le vrai roman, c'est le vôtre, Léo, Madeleine, amalgamés et réinventant le Premier Amour. » Au retour il composa « Les Amoureux du Havre ».

Ce fut entre eux, immédiatement, un amour fou, une incroyable complicité intellectuelle ; une entente physique totale. Si je peux en témoigner, c'est bien parce que tous deux, parfois avec un rare manque de pudeur, se sont plu, pendant des années, à m'en donner des détails, souvent mystérieux pour la toute petite fille que j'étais, quelquefois gênants, mais toujours intéressants. Leur passion, je l'ai vécue au jour le jour pendant plus de quinze ans, immergée dans un quotidien tumultueux et enrichissant.

J'ai cru au Grand Amour en les voyant se regarder.

Bien malgré moi, j'ai ensuite partagé avec eux des jours sombres faits de délires, de mensonges savamment orchestrés par l'entourage de la vedette, alléché par la perspective d'occuper, d'une manière ou d'une autre, une place convoitée.

Enfant d'un amour réel mais éphémère, d'un mariage raisonnable et d'un divorce banal, je partageais ma petite vie en 1950 entre la banlieue parisienne, Maisons-Alfort où m'élevaient mes grands-parents maternels à qui ma mère m'avait confiée, et cet hôtel du Quartier latin où Verlaine et Rimbaud avaient, paraît-il, vécu, où je rejoignais le plus souvent possible le couple d'amoureux famélique. Mes grands-parents les aidaient financièrement comme ils le pouvaient. Modestes retraités de la SNCF, ils n'avaient pas beaucoup d'argent. Ma grand-mère, chaque soir, avec sa belle écriture soignée notait scrupuleusement dans un grand cahier d'écolier toutes les dépenses de la journée, si minimes soient-elles. Peu d'écarts étaient permis, mais ils aimèrent tout de suite Léo, ce fut réciproque et ils participèrent généreusement au quotidien du couple.

Malgré l'interdiction écrite en lettres italiques grasses à moitié effacées derrière la porte de la chambre d'hôtel, maman cachait sous le lit un minuscule réchaud à gaz sur lequel elle nous préparait de fabuleux spaghettis à la sauce tomate – cette fameuse sauce tomate si importante pour Léo qui, pendant dix-huit ans, a proclamé que ma mère en était la reine.

Que de soirées passées, l'oreille tendue à écouter sur un poste de TSF «notre» homme présenter *Musiques de l'Est* puis *Musiques Byzantines*¹ dont le générique de Khatchatourian *La Danse du Sabre*, restera pour moi le symbole de l'entrée dans cette vie nouvelle, cette «Vie d'artiste».

À tout jamais, cette chambre d'hôtel et ses murs fatigués demeurent dans mon souvenir liés à la première chanson que Léo m'y chanta le jour même de notre rencontre, m'installant sur ses genoux en s'accompagnant au piano :

*On m'a prêté quatre vieux murs
Pour y loger mes quatre membres,
Et dans ce réduit très obscur²
Je voulus installer ma chambre²*

Cette musique, que je considère être l'une des plus belles qu'il ait composées, me transporta dans un monde fait de livres, de Chambertin et de Margaux (je ne savais pas ce que représentaient ces deux noms accolés, ce qui ne m'empêchait pas de les répéter avec saveur), de «mobilier étourdissant», d'or et de tendresse. Écrite par un autre, cette chanson simple et lumineuse contenait tous ses rêves, qui étaient devenus les nôtres, c'était comme une promesse.

Un soir, il me chanta doucement, tristement «Martha la mule» (1953), texte inspiré par l'époque de sa vie où, retirés à Beausoleil avec Odette sa première femme, il jouait au fermier. L'histoire de cette pauvre mule qui veut retourner dans ses Pyrénées natales et qui, trop confiante, finit aux abattoirs de Vaugirard, déclencha immédiatement chez moi une grosse crise de larmes et, pendant qu'il me prenait dans ses bras essayant de me consoler, je le suppliai : «Ne la chante plus, Pouta, c'est horrible», mais c'était trop tard, Martha restera gravée en moi et ira rejoindre bien des années plus tard ces «Chéris», dont le sort n'est guère enviable :

1. Ces deux émissions étaient diffusées sur Paris Inter.

2. «La Chambre». Léo s'appropriera longtemps cette chanson en «oubliant» de citer le parolier, René Baër, ma mère le lui reprochait.

*Mais quand il se fait tard
Le soir à Vaugirard
Y'a des chevaux qui crient¹*

Lorsque, à ses débuts à l'*Olympia*, je l'entendrais entamer, avec des sanglots dans la voix :

*Des chevaux d'avoine posthume
Qui traînent leur dernier convoi,
Des chiens perdus que l'on transhume
Vers leur dernier pipi de croix²*

le cœur serré, dans les coulisses, je ne pourrai retenir mes larmes.

C'est ainsi que « Martha la mule », chanson oubliée, restera à tout jamais pour moi une bien triste madeleine de Proust. La découverte récente d'un poème de Francis Jammes ressuscita mon chagrin d'enfant en ravivant une avalanche de souvenirs qui me ramenèrent à un passé heureux où, sur les genoux de Léo, je prenais simultanément conscience de mon amour des animaux et de la cruauté des hommes :

*C'était affreux ce petit veau qu'on traînait
tout à l'heure à l'abattoir et qui résistait,*

*Et qui essayait de lécher la pluie
sur les murs gris de la petite ville triste.*

*Ô mon Dieu ! Il avait l'air si doux
et si bon, lui qui était l'ami des chemins en houx.*

[...]

*Ô mon Dieu ! Faites que ce petit veau
ne souffre pas trop en sentant entrer le couteau³...*

1. « Les Chéris ».

2. « Merci, mon Dieu ».

3. « C'était affreux » in *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*, Francis Jammes, 1898.

Léautaud fut l'une des références de mes jeunes années.

Très tôt, ma mère me fit lire ses *Entretiens avec Robert Mallet*¹. Nous n'eûmes pas cent cinquante chiens ni trois cents chats comme l'auteur du *Petit Ami*², mais nous fûmes pendant dix-huit ans accompagnés par de nombreux « compagnons de misère » : chiens, chats, oiseaux, vaches, taureau, moutons, cochon, et... chimpanzés.

Léautaud recueillait des animaux abandonnés au Luxembourg. Il refusait ceux qui, trop beaux, n'auraient pas de mal à trouver preneurs. Nous recueillîmes souvent les nôtres au hasard des malheurs de la vie. À une époque où l'argent était rare, Léo déclina pourtant des propositions avantageuses de galas afin de n'être pas éloigné de nos chers animaux. En découvrant les *Entretiens*, je croyais entendre mon Pouta quand il prenait violemment leur défense : même révolte, mêmes expressions, mêmes opinions, l'enfant n'est pas intéressant, lui pourra se défendre, « J'ai pitié de ce qui est sans défense [...] je ne fais pas partie de la société protectrice des hommes³ ». Pour moi, la messe était dite, et en l'écoutant religieusement, je décidai fermement, vers neuf ans, de ne jamais avoir d'enfant !

Cette empathie pour les animaux, je la ressens toujours profondément, mais leur passion pour un chimpanzé dégénérera chez eux en une véritable folie dans laquelle ils ont plus tard, l'un et l'autre, essayé de m'entraîner. J'ai failli me noyer. Il n'aurait fallu qu'un moment de plus... Paul Guimard, dont la fidèle amitié m'est toujours restée précieuse, me confia un jour, et cette fois sans ironie, que j'avais eu beaucoup de chance de ne pas sombrer avec eux et finir à l'asile.

1. Paul Léautaud, *Entretiens avec Robert Mallet*, « Onzième entretien », Mercure de France, 1988.

2. Paul Léautaud, *Petit ami*, Mercure de France, 1903.

3. Paul Léautaud, *Entretiens avec Robert Mallet*, *op.cit.*

L'enfance
*C'est un pays plein de chansons*¹...

La géographie de mon enfance fut celle des chansons de celui qui n'était pas encore mon beau-père. Non pas celle d'un vaste monde à découvrir, mais celle d'une géographie de proximité, de Paris et de sa banlieue. Voyageur immobile, pourquoi partir si loin, il avait peur des avions, d'ailleurs, n'est-ce pas : « *Les ports c'est con / Les gares aussi*². »

Mon univers n'en était pas moins fabuleux.

À six ans, bercée par les noms effrayants ou enchanteurs des cabarets parisiens où Léo s'était ou allait se produire : *Le Bœuf sur le toit*, *Les Assassins*, *Le Caveau de la Terreur*, *L'Échelle de Jacob*, *Les Trois Maillets*, *La Rose rouge*, *Le Milord l'Arsouille*, *L'Écluse*, je découvrais le monde. Quand il chanta *Chez ma Cousine*, à Montmartre, cela me sembla plus familier, rassurant quoique incompréhensible pour moi qui cherchais en vain quelle parenté pouvait nous lier à cette « cousine » qu'on ne rencontrait jamais tandis que mes parents parlaient sans cesse avec la plus grande gentillesse d'un certain Jean Méjean³, un cousin sans doute qui devait habiter sur la butte avec elle ?

Plus tard, à la *Villa d'Este*, le paysage changea : les Champs-Élysées, cette rue Arsène-Houssaye où un homme en casquette

1. « L'Enfance ».

2. « Les Gares, les ports ».

3. Jean Méjean (1930-2010), directeur de cabarets parisiens.

ouvrait en souriant les portes de belles voitures d'où sortaient manteaux de fourrure et bijoux. Dans cette petite salle guindée les applaudissements eux-mêmes devenaient plus « distingués ». Seuls les bruits des verres et les fumées des cigares rappelaient qu'il s'agissait d'un cabaret et non d'une salle de concert. Quand Léo commençait à chanter, il détonnait, semblait agressif envers ce nouveau public mondain. Il détestait cette proximité de la scène propre aux cabarets, ces bruits de fourchettes ou de bouchons de champagne. Il avait obtenu qu'au moins il n'y ait pas de service pendant son tour de chant.

Longtemps, toute petite fille, en entendant tous les jours ses chansons, les siennes ou les textes qu'il avait mis en musique, j'ai imaginé et cru à une île Saint-Louis voguant à la dérive, à un Saint-Germain-des-Prés réellement peuplé de poètes fantômes. Le boulevard Sébastopol fut longtemps pour moi un vieil homme accueillant qui enlevait le soir « *sa cravate et son col*¹ », un « Monsieur Tout-Blanc² » habitait Aubervilliers, Dieu était « nègre³ » et les étangs toujours « chimériques⁴ ».

Un ami, patron de cabaret, coparolier avec Léo de plusieurs chansons, Francis Claude, habitait ce même hôtel de la rue Royer-Collard. Il venait souvent se joindre à nous et me transportait sur son dos en hennissant. Nous partageons avec lui notre « pitance incertaine » dans la bonne humeur et dans les rires. C'est pourtant bien lui qui allait devenir peu de temps après le « Judas » de la chanson de Léo. « Écoute, ce que vient de composer Pouta », m'ordonna un jour ma mère, en m'installant cette fois face au piano sur lequel Léo, grimaçant, se mit à taper rageusement :

*J't'en veux pas, mon vieil Iscariote,
Tu m'as donné pour quelques ronds
Sans dout' que t'avais tes raisons⁵*

1. « Mon Sébasto ».

2. « Monsieur Tout-Blanc ».

3. « Dieu est nègre ».

4. « L'Étang chimérique ».

5. « Judas ».

Francis Claude dirigeait à cette époque *Le Milord l'Arsoville*, un cabaret où se produisait Léo. Il l'avait brusquement remplacé un soir par sa maîtresse Michèle Arnaud. Léo, trahi amicalement et financièrement, se vengea, tout d'abord en écrivant cette chanson, puis en s'attaquant à la dame, qu'il traita harmonieusement dans la presse de « bidet chantant ».

L'histoire ne faisait que commencer.

Il avait bien les mots pour le dire, le verbe et l'invective faciles, la formule assassine, je m'en rendis compte à cette occasion pour la première fois, sans toutefois en mesurer encore toute la portée.

Je ne comprenais pas grand-chose, à cette chanson : « Maman, qu'est-ce que c'est qu'un "Judas" », « Pouta, qu'est-ce que ça veut dire "salamalec" ? ».

On ne prenait pas le temps de me répondre.

Léo n'a jamais rien eu d'un pédagogue. Ce que j'ai appris pendant toutes ces années avec lui, pendant mon enfance et mon adolescence, je l'ai pris au passage, presque volé.

Que de mots inconnus. Je n'osais la plupart du temps demander des explications, bêtement, par pudeur, par peur de montrer mon ignorance. Alors, quelquefois, je me renseignais, secrètement de préférence, auprès d'étrangers. D'autres fois, je me disais qu'il faudrait que je regarde dans un dictionnaire, mais comme le vocabulaire de mon Pouta ne figurait pas toujours dans *Le Petit Larousse*, loin de là, j'abandonnais par paresse, remettant à plus tard, pensant qu'en grandissant les réponses viendraient toutes seules. Ce ne fut pas toujours le cas.

Si Léo n'a jamais joué les professeurs avec moi, il m'a inconsciemment guidée, me faisant participer à ses réactions, si excessives soient-elles, me serrant dans ses bras, heureux quand il constatait que souvent je pensais comme lui. Petit à petit il me façonnait.

J'ai appris avec lui vers huit ans un vocabulaire inhabituel : « un peu de rouquin », proposait-il aux invités, avec un « petit frichti », il nous manque de la « thune », mais « la scoumoune est terminée ». J'avais du mal.

À la maison, selon une expression qu'il emploiera dans une chanson, on n'«*était pas l'Académie*¹», et le vocabulaire qu'il transmettait à la petite écolière était assez grossier et répétitif. Mon apprentissage de la langue française laissait à désirer.

Léo lisait les dictionnaires, comme on lit le journal. Il aimait mélanger les mots les plus ésotériques aux expressions les plus crues.

Quand j'ouvrais la bouche ailleurs qu'à la maison, je jonglais en faisant bien attention à ne pas répéter aucun des «gros mots» employés quotidiennement, tout en choisissant quelquefois un mot «savant» tiré directement de ses chansons. J'étonnais mon monde.

Telle Alice au pays des merveilles, qui, s'enfonçant dans le terrier du lapin se demande en tombant dans le tunnel à quelle latitude et longitude elle doit être alors qu'elle ignore totalement la signification de ces deux termes – qu'elle trouve jolis –, j'étais comme elle, séduite par des mots, des expressions inconnues que j'utilisais sans en connaître le sens. L'une d'elles revenait régulièrement quand Léo voulait marquer son indignation : «Y a de quoi se l'extraire et se la mordre!» «S'extraire quoi, Pouta? Se mordre quoi?», longtemps il ne m'a pas répondu. Il m'est arrivé, toute petite, devant des gens un peu ahuris, d'employer avec assurance et conviction cette exclamation étrange qui me plaisait, et faisait toujours un certain effet. «C'est de la merde dans un bas de soie!» l'ai-je souvent entendu maugréer, face à un nouvel arrivant sans doute trop poli. Là, face à cette image plus précise, j'ai insisté pour comprendre, il m'expliqua, me parla de Bonaparte, de Talleyrand, et m'enseigna la méfiance.

Il me commentait Lavater², m'apprit toute petite le nom barbare de *physiognomonie*. Nous faisons d'amusantes expériences, souvent concluantes. Ses jugements étaient lapidaires, définitifs et s'achevaient la plupart du temps par un :

1. «C'est un air».

2. Johann Kaspar Lavater (1741-1801), écrivain, théologien suisse, auteur de *L'Art de connaître les hommes par la physiognomie*, 1775-1778.

« C'est un petit con! », « Un sale mec! ». Ce sera cette dernière expression qu'il emploiera, des années plus tard, quand, après la séparation d'avec ma mère, il apercevra au loin l'homme qui l'accompagnait. Il n'avait pas tort, puisque la personne en question, un de ses groupies qu'il ne connaissait pas, s'était accroché à l'ex-femme de Léo Ferré en détresse, pour essayer par ce biais de se rapprocher d'un milieu qu'il convoitait et d'en récolter des retombées financières.

Pour Léo, il existait un « délit de sale gueule », sans connotation raciale. Ses critères étaient à la fois très intimes et pseudo-scientifiques. Nous étions souvent d'accord, nous avions nos codes, c'était devenu un jeu très amusant.

Tout au long des dix-huit ans vécus ensemble, il m'a fait partager ses colères, ses indignations, en fixant en moi d'une manière définitive une certaine manière de penser.

« Annie, tu dois te rendre compte, Pouta est un génie », m'assénait régulièrement ma mère comme s'il s'était agi d'une évidence indiscutable. Pour moi, un génie sortait d'une bouteille, ou du moins c'était un extraterrestre, cela ne me semblait pas être le cas, quoique... Je me mis à regarder mon Pouta avec une certaine interrogation.

Ma petite mère, elle, avait une admiration inconditionnelle pour l'artiste, le créateur :

J'avais une façon un peu simpliste de lui certifier qu'il avait une case en plus et une case en moins, mais celle qu'il avait en plus me plongeait toujours dans la plus fervente admiration et dans la plus absurde abnégation.

Mais qu'il s'agisse de l'homme qu'elle adorait ou de l'œuvre qu'elle admirait, elle n'a jamais ménagé ses critiques. Trop passionnée et entière, elle n'était pas habile en amour, quoiqu'elle ait pu en penser. Pendant longtemps cette habileté féminine souvent si utile dans un couple fut superflue tant ils s'aimaient. Léo subjugué et admiratif ne cessait de répéter, leitmotiv que j'ai entendu durant toute ma jeunesse : « Madeleine a raison », il s'en remettait complètement à elle. Pendant leurs dix-huit

ans de vie commune, elle n'a pas su avoir « ce minimum de sain égoïsme qui permet de survivre à l'ingratitude normale des siens » dont a parlé mon amie Benoîte Groult. En perdant Léo, elle a tout perdu. Elle survivra, désespérée, et mourra en prononçant son nom. Lui, Léo, dans sa vie d'après s'attaquera violemment aux femmes intelligentes, « cultivées¹ », à ces « pygmalionnes » moralement assassinées à qui souvent les hommes préfèrent sur le tard des femmes apparemment soumises et muettes.

Seuls les sous manquaient, ces fameuses « *fins de mois qui reviennent sept fois par semaine*² ». Les temps étaient difficiles, pour eux, pas pour moi. Je me rendais compte bien sûr que nous mangions toujours la même chose – j'ai été, comme Céline, élevée dans les nouilles, mais quelles nouilles ! accompagnées de rires, d'amour et... de sauce tomate.

Ils portaient toujours les mêmes vêtements, pas très nets, un peu râpés, j'avais peu de joujoux, mais, aimée de toutes parts, cela me suffisait totalement, comme c'est le cas pour tous les petits enfants.

Léo travaillait, jour et nuit courbé sur ses partitions.

*T'en as ! Moi pas.
Quand j'en aurai³*

Nous vivions d'amour, d'eau fraîche, de spaghettis et d'espoir. L'amour, « *ça pousse à la maison* », allait bientôt chanter Léo dans la chanson « Paris-Canaille », qui lui apportera un début de célébrité.

En attendant « d'en avoir », notre bonheur s'organisait. Le génie était dans la vie courante déjà un beau-papa adorable, doux, timide et tendre, n'hésitant pas à faire toutes sortes de pitreries pour faire rire et séduire une petite fille encore trop réservée à son goût.

1. Voir le documentaire *À bout portant*, interview de Pierre Wiehn, 1971.

2. « La Vie d'artiste ».

3. « T'en as ».

Déguisé en Père Noël, mais arrivé en retard chez mes grands-parents, ne pouvant plus faire croire qu'il était descendu par la cheminée, tout confus, vers minuit et demi, il avait sonné à la porte, le costume de travers, et, s'étant assis maladroitement sur une chaise pour me prendre sur ses genoux, il était tombé à la renverse, me laissant ainsi entre-apercevoir un vieux costume en velours élimé que je connaissais très bien.

Cette nuit-là, j'eus mes premiers doutes sur l'existence du Père Noël. Je garde encore le costume.

C'est tout naturellement que je me suis mise doucement à l'aimer, notre clan se soudait, c'était déjà « La Grande vie » :

*Rentrer chez nous comm' des moineaux
P'têt' sans un sou mais comme il faut
Avec toujours dans un p'tit coin
Un coin d'amour qui valait bien
La grande vie que j'te dis*